

Le couloir de toutes les convoitises

Arménie. Reportage dans le sud du pays, où le dictateur azerbaïdjanais et son allié turc lorgnent une bande de terre stratégique.

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX
MARC NEXON (TEXTE)
ET ANTOINE AGOUDJIAN (PHOTOS)

Il est encore un peu le maître des lieux. Armen Davtyan, 56 ans, entre dans le hall et tend le bras. « Ici, c'était la vente des billets; de l'autre côté, le guichet de la poste; là-bas, la cantine et là où nous sommes, la salle d'attente. » Il avance sans prêter attention aux morceaux de carrelage et de mosaïque qui craquent sous ses chaussures en daim. Il montre un vieux panneau qui obstrue l'encadrement d'une fenêtre: « Bienvenue dans le village de Meghri et bon voyage à ceux qui partent », y lit-on. Il poursuit, passe son grand nez effilé dans une pièce. « C'était la réserve », indique-t-il. Une casquette rouge de contrôleur repose sur une étagère poussiéreuse. Une notice soviétique émerge des débris. Elle détaille les circonstances dans lesquelles un convoi peut partir sans respecter les feux de signalisation. Armen Davtyan, l'ancien chef de gare, a maintenant les yeux embués. Au milieu de son bâtiment délabré, envahi d'herbes folles, il se souvient. Il garde en mémoire les images du dernier train. C'était le 14 avril 1992. ...

Enjeu. Vue générale de la frontière arméno-iraniennne, dans la province du Syunik. Ce territoire de 43 kilomètres est un point névralgique pour les équilibres géopolitiques dans le Caucase.

ANTOINE AGOUDJIAN POUR « LE POINT »

... À l'époque, l'URSS s'effondre. La guerre enflamme bientôt l'Arménie et l'Azerbaïdjan sur les contreforts du Haut-Karabakh, une enclave historiquement arménienne rattachée par Staline à l'Azerbaïdjan. Et, ici, au sud de l'Arménie, à deux pas de la frontière iranienne, la petite ville de Meghri s'éteint. Sa gare blanche, dressée à l'ombre des platanes et des vignes, cesse d'être le carrefour ferroviaire du Caucase du Sud, l'un des poumons de l'Union soviétique. Fini, la vingtaine de trains convoyant chaque jour des centaines de passagers et des tonnes de minerais, de ciment, de fruits en conserve, d'huile ou de tapis. Oubliés les voyages de Bakou à Erevan où Azéris et Arméniens prenaient place côte à côte. On quittait alors l'Azerbaïdjan, on passait en Arménie puis on traversait la province excavée du Nakhitchevan, également azérie, avant de rejoindre la capitale arménienne. C'était un temps paisible, figé, à l'image des montagnes orangées du Zanguezour qui défilaient

Asphyxier l'Arménie en la privant de sa frontière Sud avec l'Iran : le rêve de la Turquie.

sous les yeux des voyageurs. À la gare de Meghri, une cinquantaine d'employés azéris travaillaient aux côtés d'une vingtaine d'Arméniens. « On discutait, il y avait de la fraternité », raconte Armen Davtyan. Puis, tout s'envenime jusqu'à ce jour d'avril 1992. Entre les deux anciennes républiques soviétiques, la tension est extrême. Or voilà qu'un groupe azéri kidnappe un bus rempli d'Arméniens. En colère, trois cents résidents de Meghri envahissent la gare, les wagons. « Il a fallu séparer tout le monde, poursuit l'ancien chef de gare, les Azéris ont été dirigés vers la salle d'attente et les Arméniens sur les quais. » Le train repart enfin. Ce sera le dernier. Depuis plus de trente ans, rien n'a bougé. Les frontières demeurent étanches. Sauf que l'Arménie est sous



Infrastructures. Khachatur Andreasyan, maire de Meghri, montre le tracé d'un tronçon routier. C'est l'un des chantiers programmés malgré toutes les problématiques à laquelle la région est confrontée.



pression. Vaincue lors d'une guerre de six semaines à l'automne 2020 et déposée du Haut-Karabakh en 2023 par l'Azerbaïdjan, elle vit dans la terreur d'une prise de contrôle militaire du couloir de Meghri. Le dictateur azéri Ilham Aliév multiplie les menaces. « Le corridor du Zanguezour doit être et sera ouvert », prévient-il en janvier. Ouvert à sa ma-

nière... Sans douaniers arméniens, sans taxes, sans droit de regard sur les équipements et les hommes qui y transitent. Son but ? S'arroger une bande de terre de 43 kilomètres afin de relier son pays à la Turquie, la grande alliée, via la région du Nakhitchevan, jadis arménienne, adjugée à l'Azerbaïdjan par les autorités bolchéviques. Une façon d'as-



Abandon. Symbole d'une ère révolue, la gare désaffectée de Meghri. Ci-dessous, Armen Davtyan, l'ancien chef de gare.

phyxier l'Arménie en la privant de sa frontière du Sud avec l'Iran. La Turquie en rêve. Ce corridor lui permettrait d'éviter l'Iran, la Russie et d'établir enfin une connexion directe avec les pays d'Asie centrale : Turkménistan, Ouzbékistan, Kazakhstan, Kirghizstan, où vivent près de 60 millions de turcophones. Porté par son ambition panturque, Ankara deviendrait un pont entre l'Europe et l'Asie. Et se verrait même offrir une alternative à la nouvelle route de la soie de la Chine.

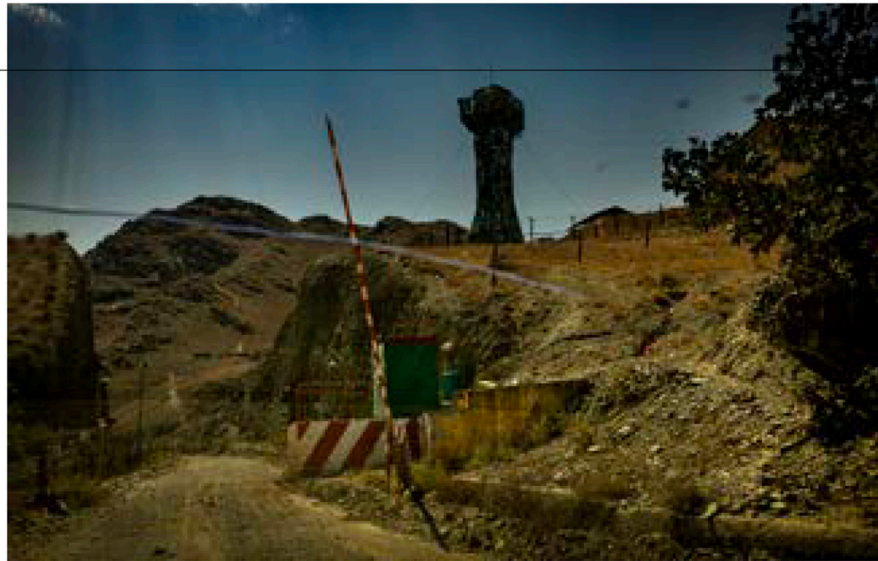
Traité de paix. « Inacceptable et incompréhensible », répond le Premier ministre arménien, Nikol Pachinian. D'autant que l'ancien journaliste, 50 ans, arrivé au pouvoir en 2018, s'accroche à l'idée d'un traité de paix. Et se démène. Le 20 juin, il rencontre pour la première fois sur le sol turc le président Recep Tayyip Erdogan. Le 10 juillet, il participe, à Abu Dhabi, à sa première réunion formelle en tête à tête avec Aliév. Les visages sont fermés mais les poignées de main, nombreuses. Un texte, dit-on, est prêt. Sauf que Bakou, en position de force, traîne, fixe de nouvelles conditions. Surtout, le projet d'accord ne règle nullement la question des fron- ...



ANTOINE AGOUDJIAN POUR « LE POINT » (X2)

... tières. « Heureusement que Trump et Aliéventretiennent de bonnes relations, note un observateur occidental au fait des discussions, ça calme l'Azéri. » Car, entre-temps, un nouvel acteur a surgi. Les États-Unis proposent de gérer la liaison du Zanguezour. « Donnez-nous un bail de cent ans et vous pourrez vous partager ces kilomètres », lance à la mi-juillet l'ambassadeur des États-Unis en Turquie, Tom Barrack, un investisseur immobilier, ami de longue date de Donald Trump. La Maison-Blanche flaire l'eldorado. En cas d'ouverture, le commerce exploserait. Les flux essentiellement alimentés par le gaz et le pétrole venu d'Asie centrale atteindraient entre 50 et 100 milliards de dollars par an, selon la Banque mondiale. Washington y voit un autre avantage : la possibilité de contrer l'influence historique de la Russie et de l'Iran dans la région. À Erevan, l'offre américaine laisse de marbre. « Ça rappelle le deal américain sur les terres rares avec l'Ukraine, souligne l'expert Tigran Grigoryan du Centre régional pour la sécurité et la démocratie, mais il faudrait que les Américains soient aussi présents sur le sol azéri pour assurer la réciprocité des échanges. Or Bakou refusera. » Même scepticisme au sommet du pouvoir. « On veut bien confier des aspects logistiques à des compagnies privées mais pas question de renoncer à notre souveraineté territoriale », souligne Arsen Torosyan, un haut responsable de Contrat civil, le parti majoritaire. « Notre objectif, c'est ça ! » dit-il en montrant sur son écran d'ordinateur une carte sur laquelle fusent quatre routes commerciales. « C'est un carrefour de la paix où les marchandises circuleraient librement entre la Turquie, l'Azerbaïdjan, l'Iran et la Géorgie », ajoute-t-il.

Barbelés. À Meghri, le doute est encore plus palpable. C'est bien simple, son maire, Khachatur Andreasyan, ne s'intéresse qu'au chantier d'un tronçon routier situé plus au nord dont il montre volontiers le tracé. « Les Iraniens se chargent de sa construction, ils travaillent bien », dit-il. Le corridor de Zanguezour ? Ça l'inspire moins. « Attendez, est-ce que j'ai une carte ? » s'interroge-t-il en fouillant dans ses tiroirs. « Non, il n'y en a pas, mais quel intérêt aurait-on à investir dans une nouvelle route ou une nouvelle ligne de chemin de fer ? De toute façon, les rails ont été volés par les fonctionnaires depuis long-



Frontière. Check-point sur la route reliant le dernier village arménien Nrnatsor à l'Est (proche de l'Azerbaïdjan) de la ville de Meghri, plus à l'Ouest.



Vestige. L'ancienne voie ferrée reliant Bakou, Erevan et Nakhitchevan a été stoppée dans les années 1990 puis partiellement détruite. De l'autre côté de l'Araxe, de jeunes Iraniens se baignent.

temps. » Le trajet vers l'Azerbaïdjan s'apparente, il est vrai, à un voyage fantomatique : un sentier caillouteux, à l'endroit même où passait la voie ferrée, des tunnels vides, d'énormes piliers de ponts, dignes des ouvrages soviétiques, et puis, sur le côté, une double rangée de barbelés délimitant la frontière arméno-iranienne avec des caméras dressées tous les 100 mètres. Seule la rivière Araxe qui coule en contrebas au milieu des vergers perses laisse échapper des traces de vie. Cet après-midi, des paysans iraniens y barbotent, torse nu. Le village de Nrnatsor et ses 145 habitants apparaît enfin. C'est le dernier hameau avant la frontière azérie, située à 7 kilomètres. Deux ânes broutent à l'ombre d'un figuier,

près de quelques carcasses de voitures Lada. « Pour l'instant, le secteur est calme, dit le maire Ara Azizyan, 40 ans, mais il faut se préparer à la guerre », poursuit-il en croquant un kaki séché. Si les Azéris contrôlent la route, ils nous coupent de l'Iran et on ne pourra plus y vendre nos fruits ou acheter leurs jeans et produits de toilette qui sont deux fois moins chers. » Ici, le pays des mollahs est un allié. L'Arménie lui offre un accès précieux à l'Europe. La mise en place d'un corridor par Bakou suscitera « une réponse sérieuse et résolue », avertit régulièrement Téhéran. Il suffit d'observer la longue file de camions iraniens au poste-frontière d'Agarak, à l'ouest du couloir. Près de quatre cents poids lourds la franchissent chaque jour. Et bientôt un millier grâce

ANTOINE AGOUDJIAN POUR « LE POINT » (X2)



Terreur. Nadezhda, 97 ans, vit à Khoznavar dans la province du Syunik. La position azérie dominant le village tire de manière incessante sur les maisons et les habitants, dans le but de les faire fuir.

à l'extension du bâtiment de la douane. Une effervescence, pas toujours du goût des chauffeurs iraniens. « Il n'y a pas d'eau, pas de toilettes, pas de nourriture », peste l'un d'eux venu de Tabriz pour livrer des pièces automobiles. Il sort un chiffon gras, s'éponge le front. « Et quand on va en Azerbaïdjan, on se fait traiter de fils de pute parce qu'on a des tampons arméniens sur nos papiers », ajoute-t-il. Dans ce bras de fer géopolitique, un protagoniste se montre discret : la Russie. À la demande de Pachinian, ses soldats ont déserté les check-points le long du « corridor », même si le drapeau russe continue d'y flotter. Certes, Moscou garde sa base militaire à Gyumri, forte de 3 000 hommes, au nord du pays, mais le Premier ministre arménien entend rééquilibrer sa politique étrangère au profit de l'Occident. La trahison du Kremlin censé protéger l'Arménie et éviter la chute du Haut-Karabakh laisse une plaie béante. Au point que Pachinian nourrit une obsession antirusse. « Sion

n'est pas de son parti, on est un agent russe », s'alarme le député d'opposition Ishkhan Saghatelyan de la Fédération arménienne révolutionnaire. L'oligarque Samvel Karapetyan, première fortune arménienne, à la tête du groupe Tashir,

« Lorsqu'on se couche le soir, on n'est jamais sûr de se réveiller le lendemain. »

Varya, conseillère municipale

en fait les frais. Il séjourne en prison depuis bientôt trois mois pour avoir pris la défense de Karékine II, le premier prélat de l'Église, accusé par le Premier ministre d'enfreindre son vœu de chasteté. Une affaire digne d'un vaudeville, même si l'Eglise arménienne n'a

jamais fait mystère de sa complicité avec Moscou depuis l'ère soviétique. Sauf que Pachinian s'en sert pour cibler un éventuel rival coupable, à ses yeux, de détenir un passeport russe et d'avoir bâti l'essentiel de sa fortune en Russie. « Où sont les principes démocratiques lorsqu'on jette en prison un homme qui a seulement fait une déclaration de trente-sept secondes aux médias », s'insurge Narek Kaparetyan, le neveu de l'oligarque, depuis le siège de la compagnie, tapissé de marbre blanc. Il n'empêche, le danger russe plane. Y compris dans le Zanguezour.

Grenier à blé. À Agarak se dresse à flanc de montagne le principal employeur de la région : une usine de cuivre molybdène employant 1 200 personnes, aux mains des Russes. « Les derniers directeurs arméniens ont été chassés et remplacés par des managers liés au FSB [service de renseignement russe], affirme Bagrat Zakaryan, 42 ans, l'adjoint au maire de Meghri. Si l'Azerbaïdjan ...



Réfugiés. Une famille du Haut-Karabakh accueillis par la municipalité du village de Tashtun (province du Syunik), à la suite du nettoyage ethnique et de l'exode de 2023.

... *attaque, elle bénéficiera de l'assistance de la Russie comme auparavant.* » L'ancien soldat, blessé par un drone lors d'un conflit à la frontière, à l'automne de 2022, hachure une carte de l'Arménie à coup de surligneur rose. « *L'ennemi peut lancer son offensive dans le corridor de Zanguezour ou à cet endroit* », dit-il. L'endroit ? Une pince de 27 kilomètres. C'est le passage le plus étroit entre la frontière de l'Azerbaïdjan et celle de sa province autonome, le Nakhitchevan. C'est aussi le grenier à blé du pays. « *Ils pourraient facilement brûler les terres* », dit l'ancien combattant. Dans cette zone, un assaut éclair mené de part et d'autre isolerait la région méridionale du Syunik du reste de l'Arménie. Grâce à sa puissance de feu quatre à cinq fois supérieure, l'Azerbaïdjan pourrait établir la jonction en une journée, voire deux.

Pogroms. Là-bas, les villages ont le sommeil léger. À l'époque de l'URSS, ils étaient surtout peuplés d'Azéris. Ceux-là vivaient en territoire arménien. Puis ils ont fui lorsque Bakou a orchestré ses premiers pogroms anti-arméniens à la fin des années 1980. Ils redoutaient les représailles. Noravan, 510 habitants, appartient à cette histoire mêlée. En cette fin de matinée, le bourg, écrasé de soleil, est silencieux. Au centre de la place, un sapin rabougri tient lieu d'ornementation. Au bord du trottoir, Alik démonte le filtre à huile de sa voiture. « *C'est l'es-*

sence, de la mauvaise qualité », dit-il. Alik travaille pour l'armée dont il entretient les bunkers. « *Il y a des positions azéries tout autour mais elles ne pourront pas pénétrer comme en 2020, assure-t-il. Les drones n'arriveront pas à détruire nos abris. Cette fois, ils sont construits en béton et en profondeur.* » De l'autre côté de la rue, sous un hangar, Vardan s'affaire autour des câbles d'une vieille moissonneuse. Il n'est pas convaincu. « *La semaine dernière, il y a eu*

« La paix, je n'y crois pas. Comment voulez-vous que l'on garde nos enfants ici ? » Vardan, agriculteur

encore des tirs sur nos positions, dit-il, *la paix, je n'y crois pas. Comment voulez-vous que l'on garde nos enfants ici ?* » Un autre agriculteur renchérit : « *Les terrains sont truffés de mines, le cheval et la vache de mon voisin ont sauté sur deux d'entre elles.* » « *Ils ont sous les yeux une partie de mon champ de blé, ajoute encore un autre, je fauche comme si de rien n'était, mais après je bois un bon coup de vodka.* » À 2 kilomètres de là, les habitants du village d'Ishkhana-sar vivent aussi dans la peur. « *Je voudrais*

partir, confie Gayane Kyarunts, *mais le mémorial est ici* » : celui de son fils Narek, tué lors de la guerre de 2020. Les Azéris l'ont capturé avant de joindre sa mère avec son téléphone. « *“On l'a égorgé”, a lancé une voix en russe. Ils ont posté ensuite une photo de son corps sur son compte Instagram* », souffle Gayane dans un sanglot. Elle regarde le chantier de la nouvelle école du village. Tout près s'étend un cimetière azéri. Des vaches cheminent au milieu des pierres tombales. « *Je sais que ces sépultures sont là mais je n'ai aucune haine* », dit Gayane.

Rafales de tirs. À ses côtés Varya, une conseillère municipale insiste : « *On ne les a pas détruites, on a même déplacé la construction de l'école pour les préserver.* » Toutes deux regagnent la mairie, un cube en préfabriqué. « *N'oubliez pas, lorsqu'on se couche le soir, on n'est jamais sûr de se réveiller le lendemain matin* », lance Varya en saluant. C'est le cas à Khoznavar, 270 habitants, situé plus au sud. Depuis trois mois, les tirs sont incessants. Ils débutent à 22 heures, s'achèvent vers minuit et reprennent parfois à 5 heures du matin. Des rafales lâchées sur les maisons depuis les hauteurs. « *Quand je me suis levée, j'ai découvert un trou dans ma fenêtre* », raconte Nadezhda, 97 ans, la doyenne du lieu. Une voisine décrit la même scène. « *Mon mari a cru que son téléphone était tombé, il s'est rendormi mais c'était une balle* », explique-t-elle en montrant le miroir brisé de la chambre. Il est bientôt 20 heures. Sur la place, des gamins jouent au badminton ou font de la balançoire. Les coups de feu ? « *On s'habitue et les parents nous couchent après minuit*, dit Angelina, 11 ans. *Moi, je veux surtout que mon père revienne du front.* » Le maire, Vahan Zakyan, épaules larges, visage carré, conduit sa Niva dans une ruelle cabossée, bordée de granges à foin. Arrivé au cimetière, il coupe le moteur. « *Ils sont là, au sommet* », indique-t-il d'un coup de menton. Au loin, sur une éminence, un soldat azéri casqué sort de son bunker et fixe le village. « *Ils veulent qu'on parte alors ils nous provoquent mais on ne répondra pas à leurs tirs* », dit le maire. À présent, l'aire de jeux se vide. Des vaches surgissent entre les maisons et regagnent l'étable. Un berger marche à côté de son cheval en regroupant ses moutons qui dévalent un coteau. À Khoznavar, une nouvelle nuit d'angoisse se prépare. ●

ANTOINE AGOUDJIAN POUR « LE POINT »



Crime. Gayané Kyarunts devant le mémorial de son fils Narek, capturé puis égorgé en 2020. Les Azéris ont appelé sa mère avant de publier la photo de son corps sur Instagram.